

PLEINS FEUX SUR LE PHOTOJOURNALISME

Le travail de la jeune Iranienne Newsha Tavakolian, qui a remporté le prix du photojournalisme 2015 décerné par la Fondation Carmignac, est exposé à la Chapelle des Beaux-Arts de Paris jusqu'au 4 juin 2015 ainsi qu'à la 56^e édition de la Biennale de Venise jusqu'au 22 novembre 2015. Art Media Agency s'est entretenu avec l'artiste au sujet du projet qu'elle expose : un reportage qui se focalise sur la jeune génération de son pays...



Mehdi, un chanteur et danseur, quittant son lieu d'entraînement habituel, une piscine abandonnée située dans les collines proches de chez lui

© Newsha Tavakolian pour la Fondation Carmignac



INTERVIEW • NEWSHA TAVAKOLIAN

Vous avez commencé le journalisme à l'âge de seize ans, pouvez-vous nous en dire plus ?

Je suis née et j'ai grandi en Iran et j'y ai passée ma vie entière, sans jamais me sentir coupée du reste du monde. Quand j'étais jeune et que je travaillais dans la presse iranienne, j'ai vu de nombreuses femmes renoncer, mais comme j'étais tellement concentrée sur mes objectifs, je n'ai moi-même jamais remarqué les obstacles qui se dressaient face à nous. J'étais ma propre critique et j'ai toujours voulu que mon travail soit assez bon pour qu'il puisse se faire remarquer en dehors de l'Iran et pour que je puisse faire partie de projets d'envergure internationale. Aujourd'hui, je suis contente d'avoir privilégié la voie la plus exigeante au lieu de celle de la facilité, en restant toujours focalisée sur les objectifs à long terme, sans sauter sur la première opportunité qui se présentait.

Comment avez-vous été sélectionnée pour le prix de la Fondation Carmignac ?

Je n'avais encore jamais présenté de candidatures pour une bourse ou un prix, mais lorsque j'ai entendu parler du prix Carmignac, j'ai réalisé qu'il me permettrait de travailler sur un sujet qui m'avait toujours intéressée mais que je n'avais jamais pu traiter auparavant : les jeunes Iraniens issus de la classe moyenne. Cela faisait longtemps que je voulais couvrir ce sujet mais ce n'est pas quelque chose qui intéresse les Iraniens.

Avez-vous commencé votre projet en ayant à l'esprit l'idée d'un album ?

Non, le point de départ de ce projet était la classe moyenne iranienne. Mon travail débute toujours avec une idée ou un concept brut, qui prend forme au fil de mes nouvelles découvertes. On ne sait jamais quelle direction va prendre un projet avant de commencer. Tout d'abord, il me fallait trouver mes personnages. Je recherchais des personnes normales, qui n'avaient rien de spécial qui pouvait les différencier des autres. C'était là le vrai défi. Puis j'ai commencé à discuter avec eux et à leur rendre visite chez eux, et, pour une raison ou une autre, je finissais toujours par demander à voir leur album photo. J'avais une réelle obsession avec les albums photos car, étant l'enfant du milieu, je n'en avais jamais eu.



Newsha Tavakolian

Courtoisie Fondation Carmignac

Mon petit frère est né quand j'avais neuf mois donc mes parents ont pris très peu de photos de moi ! Inconsciemment, j'ai toujours été très attirée par les albums photo. L'idée d'en fabriquer un dans le cadre de mon projet m'est donc venue tout naturellement.

Comment l'exposition à la Chapelle des Beaux-Arts est-elle agencée ?

L'exposition a lieu dans une ancienne chapelle. Compte tenu de la nature de cet espace, au lieu de simplement accrocher 20 photographies côte à côte, nous avons souhaité faire quelque chose de différent pour mettre en valeur les liens subtils entre les images. Chaque histoire est présentée séparément. L'exposition se focalise essentiellement sur neuf personnages représentatifs de la culture iranienne contemporaine. Les photographies traitent de sujets complexes qui ne sautent pas nécessairement aux yeux au premier regard, il s'agissait donc de jouer avec l'accrochage pour les faire ressortir.

Quel est votre ressenti par rapport à cette exposition ?

J'ai hâte de la voir. Tout le monde y a travaillé très dur, mais il y a toujours quelques inquiétudes quant au résultat final. C'est extraordinaire d'assister à l'aboutissement d'un projet mais, en même temps, c'est un peu angoissant.

Pouvez-vous nous dire plus sur votre exposition à la Biennale ?

Il s'agit du même travail, mais au lieu de projeter les films sur différents écrans, nous utilisons une chaîne, sur laquelle défilent les vidéos. Cela met l'accent sur la façon dont les histoires sont liées.

Filles fumant pendant une pause entre deux cours sur le campus

© Newsha Tavakolian pour la Fondation Carmignac





INTERVIEW • NEWSHA TAVAKOLIAN

**La classe moyenne iranienne est le sujet principal de votre exposition actuelle – quelle importance a la classe moyenne dans la société iranienne ?**

La classe moyenne représente plus de 80 % de la société iranienne, mais elle est rapidement en train de se rétrécir. Comme dans de nombreux pays, les riches deviennent encore plus riches et les pauvres encore plus pauvres, surtout en ce moment en raison des sanctions internationales contre l'Iran. Les personnes puissantes et influentes ont la possibilité de contourner ces sanctions, ce qui les rend encore plus riches. Cependant, la classe moyenne est d'une grande importance car c'est elle qui est en mesure d'apporter du changement. Ils ne sont pas assez riches pour être insouciant, ni assez pauvres pour consacrer toute leur énergie à ne pas mourir de faim.

Votre propre famille appartient-elle à la classe moyenne iranienne ?

Oui, mon père travaillait dans l'importation et l'exportation vers l'Europe mais il a perdu son travail. Heureusement, il n'est pas devenu pauvre. Il y a tellement de familles issues de la classe moyenne en Iran qui souffrent en ce moment. Elles vivent toutes dans de belles villas avec piscines, mais la qualité de vie n'est pas toujours élevée.

D'un point de vue européen, l'Iran possède une culture extrêmement riche. Pensez-vous qu'elle est menacée par les sanctions internationales et la politique occidentale vis-à-vis de l'Iran ?

Non, la culture iranienne continue de se développer indépendamment de l'Occident. Les artistes et réalisateurs iraniens s'écartent de plus en plus de ce que l'Occident attend d'eux. De nombreux réalisateurs iraniens ont fait des films qui sont intéressants pour un public étranger mais qui n'offrent pas la même chose au public iranien. La scène artistique iranienne a élargi ses horizons de façon considérable ces dernières années : les artistes lisent et voyagent davantage et sont exposés à une grande variété d'objets d'art. Ce n'est plus une bulle comme c'était le cas il y a 20 ans. À l'époque, l'Iran était très isolé mais avec l'arrivée de l'Internet, les gens dans le monde entier ont commencé à se connecter et à devenir plus exigeants : on ne peut plus faire de l'art juste pour le plaisir.

Téhéran abrite une scène artistique très dynamique...

Absolument ! Il y a quelques jours, Téhéran est devenue la plus grande exposition dans le monde. Le maire de la ville a décidé de remplacer les panneaux d'affichage et les publicités dans la ville par des œuvres de grands artistes tels que Picasso, Van Gogh et aussi des artistes iraniens. Au total, environ 1.700 œuvres ont été accrochées. La scène artistique est extrêmement vivante. Les touristes qui affluent sont tous surpris car la ville est très différente par rapport à la façon dont elle est représentée à l'étranger. Les habitants de Téhéran ne s'emballent plus lorsqu'une nouvelle galerie ouvre ses portes. Comme toute ville avec une forte population jeune, Téhéran est un lieu très stimulant.

Comment pensez-vous que l'Iran évoluera ces prochaines années ?

Je ne suis pas une politicienne et même les hommes politiques ne pourraient pas prédire l'avenir de l'Iran. La plupart des Iraniens ne veulent pas de changements radicaux, mais simplement vivre leur vie. On dirait que les Iraniens en ont assez de la politique, et très souvent, même les jeunes ne s'en mêlent pas.

La presse iranienne fait face à une période difficile, cela a-t-il affecté votre travail ?

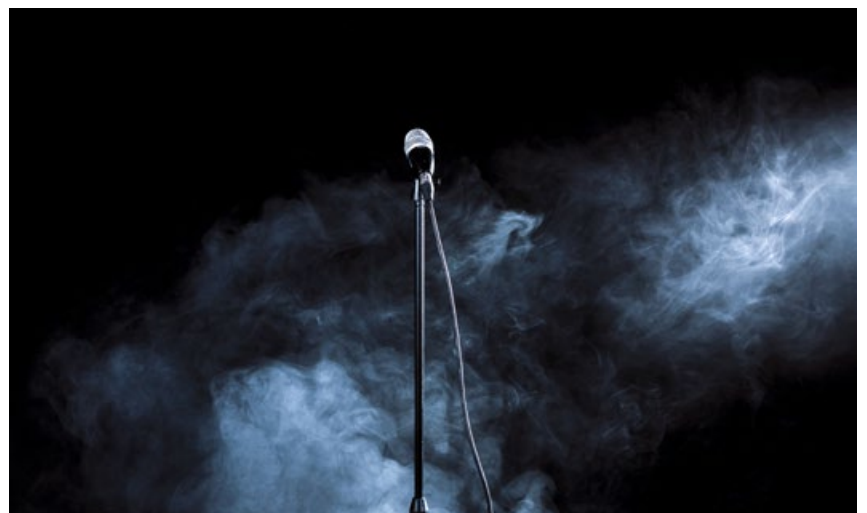
En ce qui me concerne, j'ai eu beaucoup de commandes ces derniers temps. Les gens veulent être surpris et découvrir des choses nouvelles, que ce soit un sujet original ou simplement un nouvel angle sur un sujet connu. Dans le passé, il y avait beaucoup moins de photographes, surtout à cause du prix élevé des appareils photos. Être photographe était quelque chose d'exceptionnel, alors qu'aujourd'hui, la photographie est devenue accessible à tous. Les appareils photos sont moins chers et voyager ne coûte plus autant d'argent, ce qui a permis au médium de la photographie de se démocratiser. Mais en même temps, il y a bien plus de compétition aujourd'hui, donc pour survivre en tant que photographe il faut absolument proposer de nouvelles idées, de nouvelles histoires. Savoir prendre de jolies photographies n'est plus suffisant, il doit y avoir un élément de créativité et une idée derrière le travail. L'appareil photo se transforme en stylo : tout le monde sait écrire, mais les grands écrivains sont rares.

Chauffeur de taxi dans son véhicule un jour de pluie. Derrière lui, une affiche d'une prochaine représentation de la pièce de Samuel Beckett, *En attendant Godot*

© Newsha Tavakolian pour la Fondation Carmignac

Micro sur une scène vide à Téhéran

© Newsha Tavakolian pour la Fondation Carmignac





INTERVIEW • NEWSHA TAVAKOLIAN

Donc vous êtes à la recherche d'un nouveau regard pour votre travail...

Oui, je ne veux pas répéter ce que les autres ont déjà fait. Évidemment, il faut prendre de belles photographies, car c'est ce que le public veut voir, mais ce n'est pas assez. Ce qui compte aujourd'hui, c'est la pensée derrière la photographie : les photographes techniques qui manquent de vision et qui créent des photographies superficielles ne sont plus demandés. De plus en plus, les journaux et magazines recherchent des photojournalistes avec une vision, en plus de compétences en photographie.

Les nouveaux médias jouent-ils un rôle dans votre travail ?

J'essaie de ne pas me limiter dans mon travail. J'utilise différents médiums, que ce soit la photographie ou le film, pour raconter mes histoires. Avant, les photojournalistes étaient limités au photojournalisme, mais ce n'est plus le cas aujourd'hui. Pour le projet que j'ai réalisé pour le Prix de la Fondation Carmignac, chaque série est accompagnée par une installation vidéo. Il est important de jouer avec le médium du film pour créer les différents éléments d'une œuvre.

Ouvrier travaillant sur un nouveau puits d'aération sur un mur de Téhéran

© Newsha Tavakolian pour la Fondation Carmignac



Quels sont vos projets pour l'avenir ?

À mon retour en Iran, un nouveau projet m'attend. Je vais travailler pour un journal pendant trois semaines, en documentant les paysages du pays. Ensuite, je vais exposer à Londres, New York et à Dubaï. À part ces projets-là je n'ai rien d'autre de planifié, mais j'ai l'intention de continuer à travailler sur mon projet actuel. Je voudrais ajouter d'autres personnages, pas seulement des Téhéranais mais des gens issus de l'ensemble du pays et en créer un album photo. Je pense qu'il est important d'avoir un book qui puisse refléter l'Iran contemporain. ♦

Portrait de Somayyeh, professeure divorcée âgée de 32 ans

© Newsha Tavakolian pour la Fondation Carmignac

